LES AVENTURES ETRANGES DE

L'AGENT IXE-13

L'AS DES ESPIONS CANADIENS

10¢

Grand roman d'espionnage par PIERRE SAUREL

Le PIEGE

Pierre Saurel

Un piège

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 243 : version 1.0

Un piège

Numérisateur : Jean Layette.
Éditions Police Journal
Relecture : Jean-Yves Dupuis.

I

Le commandant Van Tracht fit demander le chef de l'État-Major.

– Vous m'avez fait demander, commandant ?

Le commandant répondit brutalement.

– Ya ! Asseyez-vous ! J'ai quelques mots à vous dire, Bouritz !

Bouritz s'assit :

– De quoi s'agit-il, mon commandant ?

– Bouritz, fous êtes un imbécile !

– Moi ?

– Oui, oui, fous !

Bouritz ne comprenait pas.

– Mais mon commandant...

– C'est tout ce que fous troufez à me dire ?... Mais...

– Pourquoi suis-je un imbécile, mon commandant ?

– Oh, pourquoi... il ose demander pourquoi !...

Le commandant se fâcha.

– Bouritz, n'est-ce pas vous qui êtes le chef de l'État-Major de la ville de Berlin ?

– Oui, mon commandant !

– Et je suppose que vous ne safez même pas ce qui s'est passé à Berlin dernièrement ?

– Vous voulez parler du vol des documents ?...(1)

– Oui, oui... enfin vous comprenez !

Bouritz ne répondit pas.

– Mais... parlez ! Faites quelque chose... fous restez là, la bouche ouverte.

Bouritz fit simplement :

– Que voulez-vous que je vous dise, mon commandant.

Le commandant se leva, la figure écarlate.

Il se mit à marcher de long en large.

– Bouritz, je fous le dis et fous le répète... fous êtes un imbécile.

– Je le sais, mon commandant, vous me l'avez déjà dit.

Le commandant s'arrêta droit devant lui.

– Taisez-vous et répondez ! Avez-vous arrêté les voleurs ?...

– Heu... Non, mon commandant !

– Alors, qu'est-ce que fous attendez ?

– Mais je ne sais pas qui a volé les manuscrits, mon commandant.

– Fous defriez le savoir, imbécile !

Le commandant le regarda dans les yeux.

– Alors, fous ne savez pas ?

– Non.

– Eh bien, je vais fous le dire, moi !

– Ah !

– Ce sont des espions !

– Je m'en doutais, mon commandant.

Le commandant sourit :

– Mais moi, je les connais !

– Quoi, commandant ? Vous connaissez les espions ?

Le commandant cria :

– J'ai dit oui, imbécile !

Il alla dans son bureau et sortit une série de documents.

– Tenez, j'ai reçu un rapport de France, un rapport de nos espions.

Bouritz s'approcha du bureau.

– Il y a plus d’un mois, un espion a quitté la France et est passé en Allemagne, comment, nous l’ignorons. La mission, nos espions l’ignorent aussi. Mais on a une description assez complète de l’espion.

– Ah !

– C’est un homme mesurant près de six pieds, il a les cheveux coupés en brosse et les espions sont presque certain qu’il se nomme X-13.

Bouritz sortit un calepin et se mit à prendre des notes.

– X-13 ?

– Oui.

Bouritz marqua la description complète de l’homme.

– Il est seul en Allemagne ?

– On ne sait pas au juste, répondit le commandant après avoir consulté ses feuilles. Pourquoi me demandez-fous ça ?

– Parce que je crois qu’il y a une jeune femme mêlée au dernier vol des documents.

– Ça se peut, dit le commandant.

Puis après un court silence, il reprit :

– Cet espion n’est pas encore sorti de l’Allemagne, je crois. Le vol a été commis il y a à peine quelques jours.

Le commandant se leva :

– Bouritz, je feux que fous mettiez la main sur cet espion ?

– Moi.

– Oui, fous ! Je vous donne quinze jours. Il faut que fous me rameniez ici, mort ou vivant... fous entendez, il le faut !

– Mais mon ouvrage ici, à Berlin.

– Fous laisserez tout de côté. C’est une mission spéciale ! Le führer m’a demandé de faire arrêter cet espion. Je fous confie cette tâche, car j’ai confiance en fous !

Bouritz se bomba le torse.

– Je vous remercie, mon commandant.

– Fous êtes le seul qui puissiez remplir cette tâche.

– Je vais faire mon possible, commandant.

– Fous poufez prendre congé, et fous mettre au travail immédiatement.

– Bien commandant.

Bouritz exécuta un salut.

– Heil Hitler !

– Heil Hitler !

Et Bouritz sortit du bureau en marchant droit comme un piquet !

L’Allemand réussira-t-il dans sa tâche ?

Pourra-t-il mettre la main sur IXE-13 ?

II

Après leur dernière aventure, IXE-13 et ses deux compagnons s'étaient empressés de quitter Berlin.

Tous les trois, IXE-13, T-4, Gisèle Tubœuf, et le Marseillais Marius Lamouche étaient maintenant rendus au petit village de Grunberg, à une soixantaine de milles de Berlin.

Ils avaient établi là leurs quartiers généraux, car ils savaient qu'il y avait à Grunberg, un ami des alliés.

Les alliés possèdent en Allemagne, plusieurs amis de la bonne cause qui travaillaient à assurer la victoire des Nations-Unies.

En arrivant à Grunberg, IXE-13 s'était empressé de quitter ses amis pour aller trouver cet informateur secret.

Il arriva devant la porte d'un beau cottage.

Il sonna :

Un domestique en livrée vint lui ouvrir.

– Monsieur ?

– Je voudrais voir monsieur Vaughan.

– Un instant.

IXE-13 passa dans un petit corridor.

On le fit attendre.

Au bout de quelques minutes, un homme d'une soixantaine d'années apparut :

– Monsieur, vous désirez me voir ?

– Oui, répondit IXE-13.

L'homme ne le fit pas entrer. Il laissa IXE-13 debout dans le corridor.

– Qu'y a-t-il ?

– Il paraît que la journée a été dure, camarade ! commença IXE-13.

Sans manifester la moindre surprise Vaughan regarda IXE-13 curieusement, puis paisiblement il répondit :

– Elle a été rude en effet. Mais celle de demain le sera plus encore.

– Ah, pourquoi cela, je vous en prie ?

– Il reste bien des choses à faire.

– Je comprends !

– Vous comprenez quoi ?

– Qu'il y a beaucoup à faire !

– Ah, qu'y a-t-il donc à faire selon vous ?

Sans se départir de son calme, IXE-13 répondit :

– Bien des choses. Notamment, des chaînes à briser et des loups à mettre au pas.

– Qu'aperçoit-on dans ces chaînes ?

– Du sang !

– Bien ! Mais de quelle couleur est le pelage des loups ?

– Fauve !

– Pouvez-vous me dire ce que l'on fait des fauves dans le pays d'où vous venez ?

– On les extermine.

– Très bien.

Vaughan fit un signe.

IXE-13 entra dans un petit salon.

– Asseyez-vous, dit l'homme qui venait de poser cette série de mystérieuses questions à IXE-13.

Comme on s'en doute, ces questions préliminaires servaient de mots de passe.

Tous les espions alliés devaient savoir ces mots par cœur.

IXE-13 y avait répondu sans hésiter.

C’était donc un ami.

Vaughan ferma soigneusement la porte derrière lui. Puis il se dirigea vers IXE-13 et lui tendit la main.

– Salut, camarade. Au nom des frères et amis, Joseph Vaughan te souhaite la bienvenue.

IXE-13 lui rendit son étreinte et murmura à voix basse.

– Je suis IXE-13.

– Enchanté !

Puis après une courte pause :

– Que puis-je faire pour vous ?

IXE-13 lui fit alors un long récit de ce qui venait de se passer à Berlin.

– Oui, dit Vaughan, je suis au courant de ce vol. Vous avez travaillé en maître.

– Merci.

– Croyez-vous que l’on vous ait suivis jusqu’ici ?

– Non. Mais T-4 peut être soupçonnée de quelque chose. Nous voudrions nous mettre en sûreté, avant de recevoir les ordres du bureau chef.

– Je comprends. Maintenant, il va falloir vous déguiser. Surtout la jeune fille.

– J’avais bien l’intention de le faire.

– Il va falloir trouver un moyen ingénieux. On peut la soupçonner.

– Très bien.

Vaughan se leva :

– Je vais appeler un de mes amis qui possède une maison de chambres. Il vous logera. Attendez-moi ici.

– Bien monsieur.

Vaughan sortit.

Il se dirigea vers un petit téléphone et signala un numéro.

– Allo Éric ?

– Oui.

– Ici Joseph Vaughan.

– Qu’y a-t-il ?

– J’ai trois amis qu’il faut loger.

– Bon.

– Une femme et deux hommes.

– Très bien.

– On te demandera probablement ton aide pour des transformations.

– J’aiderai.

– Alors, je te les envoie.

– Très bien, j’attends.

Vaughan raccrocha :

– Tout va bien, murmura-t-il.

Il retourna au salon.

Il prit une feuille de papier et écrivit quelques mots. Puis il la tendit à IXE-13.

– Voici un papier que vous devrez remettre à Éric Potriez. L’adresse de la maison est inscrite dessus.

– Très bien.

– J’ai un télégraphe perfectionné ici-même. Je vais me mettre en communication avec le bureau chef pour recevoir les ordres dans votre cas. Revenez me voir demain.

– Entendu.

IXE-13 serra à nouveau la main de Vaughan.

– À demain.

– Bonne chance.

L’as des espions canadiens sortit.

Il se dirigea vers un petit café où l’attendaient Marius et Gisèle Tubœuf, T-4.

En entrant dans le café, il se dirigea immédiatement vers une petite table située au fond de la pièce.

– Eh bien ? demanda Marius.

– Tout est arrangé, répondit IXE-13.

– Où allons-nous maintenant ? demanda Gisèle.

– Nous avons des chambres de réservées chez un ami.

Marius se leva :

– Alors, allons-y, Peuchère.

– Pas si vite, dit IXE-13, tu oublies que je n’ai pas mangé depuis plus de huit heures.

IXE-13 prit place auprès de Gisèle.

Il appela le garçon et donna un ordre.

Puis se tournant vers Gisèle.

– Il va falloir que tu te déguises, ma petite, surtout toi. Il faut te rendre méconnaissable.

– Je suis prête à tout.

IXE-13 lui serra les doigts.

– Chère petite.

Gisèle murmura dans un soupir :

– Si cette guerre peut finir !

Le garçon apporta le repas de l’espion.

Ce dernier mangea avec appétit.

Lorsqu’il eut fini, il régla le tout et sortit suivi de ses amis.

IXE-13 était heureux.

Tout d’abord, tout marchait à merveille pour lui et ses amis, et puis, il était constamment en compagnie de Gisèle. C’était pour lui un précieux réconfort.

Mais aurait-il été si joyeux s'il avait su qu'aussitôt sorti du café, le propriétaire de l'établissement s'était précipité vers l'appareil téléphonique.

– Allo !

– Oui.

– Bureau de la Gestapo ?

– Oui.

– Ici le propriétaire du café *Le Führer.*

– Qu'y a-t-il ?

– Je viens de servir à manger à trois étrangers. Deux hommes et une jeune femme.

– Ils ne sont pas de Grunberg ?

– Non, j'en suis positif, je connais tout le monde, ici.

– Merci du renseignement. Où sont-ils allés ?

– Je ne sais pas. Je ne peux rien vous dire de plus.

– Si, donnez-moi leurs descriptions.

– Très bien.

Le propriétaire fit une description complète de nos trois amis.

Il donna même la couleur de leurs vêtements, etc... Lorsqu'il eut terminé, il raccrocha la ligne et se frotta les mains.

– J'ai fait mon devoir !

III

IXE-13 et ses deux amis se dirigèrent vers la maison de chambres que leur avait enseignée Joseph Vaughan. C'était une toute petite maisonnette à l'aspect pauvre. La maison semblait malpropre.

– C'est ici qu'on va habiter ? demanda Gisèle.

– Oui, dit IXE-13.

– Ça n'a pas l'air très confortable.

– Il faut se plier aux exigences du métier.

Il sonna.

Un homme grand, portant une grosse moustache vint ouvrir la porte.

– Monsieur Éric Potriez, demanda IXE-13.

– C'est moi, répondit l'homme d'une voix forte.

IXE-13 lui tendit le papier que Vaughan lui avait remis. L'homme lui jeta un coup d'œil.

– Entrez !

Il fit passer nos trois amis dans une petite salle complètement dégarnie de meubles.

Il y avait seulement quelques vieilles chaises.

– Vous désirez des chambres ? commença l'homme.

– Oui, répondit IXE-13.

Potriez sourit :

– Une belle petite chambre pour la madame et une chambre double pour vous messieurs. C'est ce que je peux vous offrir.

– C'est parfait, dit IXE-13.

– Alors suivez-moi.

Il se dirigea vers l’arrière de la maison.

Il ouvrit une porte tout au fond de la cuisine.

C’était un escalier montant au deuxième.

Il monta suivi d’IXE-13 et de ses compagnons.

Arrivé au deuxième il ouvrit une porte.

– Voilà la chambre de la petite dame.

IXE-13 jeta un coup d’œil à l’intérieur et resta complètement médusé.

Autant l’extérieur et le premier étage avait paru pauvre et dénudé, autant cette chambre était jolie et bien garnie.

– C’est chic, dit Gisèle.

Potriez sourit :

– Je reçois bien mes invités.

Gisèle entra dans la chambre emportant avec elle sa petite valise ;

– Venez avec moi, messieurs.

Potriez emmena Marius et IXE-13 à l’autre bout du corridor et ouvrit une autre porte.

– Et voilà la vôtre.

Sans être aussi belle que celle de Gisèle, la chambre des deux espions semblait très confortable.

IXE-13 y déposa sa valise.

– Nous allons être bien ici, dit Marius.

Potriez se tenait debout dans la porte.

Monsieur Vaughan m’a dit que vous aviez quelques petites transformations à vous faire.

– Oui.

– Eh bien, je suis passé maître dans l’art du maquillage. De plus je suis barbier. Alors, si je puis vous être utile.

– J’accepte votre aide, dit IXE-13.

– Alors, descendons, nous pourrons causer plus à l’aise.

Il les ramena dans la cuisine.

– Asseyez-vous !

IXE-13 et Marius prirent un fauteuil.

– Des transformations à tous les trois ?

– Surtout à la demoiselle, spécifia IXE-13.

– C’est très bien, mais je vais commencer par monsieur.

Il désigna du doigt Marius Lamouche.

– Parfait, dit ce dernier.

Il fit asseoir Marius près de la fenêtre et lui mit une serviette autour du cou.

Puis il sortit.

– Je vais chercher ma valise.

Aussitôt qu’il eut franchi la porte, Marius se tourna vers IXE-13.

– Qu’est-ce qu’il va me faire, patron ?

– Je ne sais pas moi.

– Je trouve que ce type-là a une sale gueule. Il peut aussi bien me trancher le cou, peuchère, j’aimerais mieux m’arranger seul.

– Allons, Marius, tu t’inquiètes pour rien.

Marius vint pour répondre, mais IXE-13 lui fit un signe.

– Tais-toi, le voilà !

Potriez entra portant une petite valise.

Il mit sa valise sur la table puis s’approchant de Marius il se mit à l’examiner attentivement.

– Monsieur a une figure très ronde. Je crois que si nous lui enlevions tous ses cheveux...

Marius bondit :

– Tous mes cheveux ?

Potriez sourit.

– Mais oui, plusieurs boches portent leur coiffure ainsi.

IXE-13 lui fit signe de ne pas protester.

Potriez se mit à l'œuvre.

Quelques minutes plus tard, il ne restait plus un poil sur la tête du pauvre Marius.

Potriez se retourna du côté d'IXE-13 :

– Vous voyez, il est déjà presque méconnaissable.

– C'est vrai.

– Mais je n'ai pas terminé.

À l'aide d'un maquillage spécial, il fit une longue cicatrice sur la joue de Marius, puis il lui posa une petite moustache.

– En plus, vous pourrez porter des lunettes. J'ai fini. Marius alla se regarder dans le miroir !

– Peuchère de bonne mère... mais ce n'est pas moi.

Potriez sourit.

Puis il se tourna du côté de IXE-13.

– À votre tour.

IXE-13 prit place sur la chaise.

Potriez l'examina :

– Vous avez déjà l'air un peu boche avec ces cheveux coupés en brosse... Je ne toucherai pas aux cheveux.

À l'aide de son crayon de maquillage, il changea les traits d'IXE-13.

IXE-13 semblait vieillir à vue d'œil.

Puis prenant un liquide grisâtre, une sorte de teinture, il se mit à frictionner la tête de l'espion canadien.

Quelques minutes plus tard, IXE-13, bien que toujours reconnaissable, semblait avoir vieilli de vingt-cinq ans.

– Et maintenant la demoiselle.

IXE-13 alla chercher Gisèle.

– Mon Dieu, fit la jeune fille en l'apercevant. Je ne te reconnais plus.

– Pauvre petite. C’est à ton tour de changer. Descends.

IXE-13 prit cependant le temps d’embrasser longuement la jeune Française, puis le couple descendit à la cuisine.

Potriez était sorti.

– Où est-il allé ? demanda IXE-13 à Marius.

– Chercher quelque chose.

Potriez revint quelques minutes plus tard portant des pantalons, une chemise, une cravate et un veston.

– Ça, c’est pour vous mademoiselle !

Gisèle le regarda, surprise.

– Pour moi ?

– Mais oui. Vous allez devenir un homme.

IXE-13 approuva :

– C’est une idée géniale.

L’Allemand se mit à l’œuvre.

Il dut couper tout d’abord les belles bouclettes dorées de T-4.

Puis, il lui enleva tout son maquillage, rouge à lèvres, poudre, etc.

À l’aide de postiche, il lui posa d’autres sourcils, il lui noircit même légèrement le menton.

Cet ouvrage prit plus d’une heure, mais lorsque Gisèle se leva de la chaise, elle avait la figure d’un garçon de vingt ans.

Elle monta dans sa chambre et endossa son nouveau costume.

Il aurait fallu l’examiner de très près pour deviner que c’était une jeune fille qui se cachait sous ce déguisement.

– Maintenant, dit IXE-13, nous allons te donner quelques leçons.

– Des leçons de quoi ?

– Il faut tout d’abord que tu apprennes à grossir ta voix. Avec un peu de pratique, ça viendra tout seul.

– Et puis, dit Marius, il y a la démarche.

– Nous te donnerons des leçons, ajouta IXE-13.

Les Allemands découvriront-ils les espions alliés malgré leur déguisement ?

Et que fera IXE-13 à Grunberg ?

Lui confiera-t-on une autre mission ?

IV

Deux jours après sa première entrevue, le commandant Van Tracht faisait demander de nouveau Bouritz.

– Vous voulez me voir, mon commandant ?

– Oui. Asseyez-fous !

Bouritz s’assit en face du commandant :

– Qu’y a-t-il ?

– Je foudrais afoir des noufelles de fotre mission.

Bouritz semblait mal à l’aise.

– Jusqu’ici mon commandant, je n’ai pas grand résultat.

– Comment pas de résultat ? Fous n’avez rien fait ?

– Si, j’ai envoyé la description de l’agent X-13 dans tous les camps de l’Allemagne et même ceux de la France occupée.

– Pas de nouvelles ?

– Si !

– Fite parlez ! Qu’est-ce que c’est ?

– À Grunberg, on a rapporté la présence de trois étrangers.

– Trois ?

– Oui, mon commandant, et l’un de ces trois semble être notre espion.

– Alors qu’est-ce que fous attendez pour aller à Grunberg ?

– Je pars, cet après-midi même.

Le commandant sembla sur le coup revenir de meilleure humeur.

– Tant mieux, tant mieux,

Puis après une pause, il reprit :

– Bouritz ?

– Oui, mon commandant.

– Fous safez que les espions safent bien des choses... hé, hé.

– Oui, mon commandant.

– Eh bien, j’aimerais bien que vous m’ameniez cet espion vivant. Nous pourrions apprendre des choses... le führer serait content de nous.

– C’est une excellente idée, mon commandant. Je suis persuadé que s’il y a une jeune fille et que si nous réussissons à la capturer, ce sera un jeu de faire parler l’autre.

– Fous afez raison, Bouritz.

Le commandant se leva :

– Je compte sur fous, Bouritz !

– Votre confiance est bien placée, mon commandant.

– Je l’espère.

Bouritz se leva et se dirigea vers la porte.

– Au refoir, Bouritz, bon foyage et bonne chance.

– Merci mon commandant.

– Heil Hitler !

– Heil Hitler !

Bouritz sortit.

Il alla à son bureau dans les édifices de la Gestapo, mit une partie de son linge dans une valise et après avoir pris un copieux repas, il se dirigea vers la gare.

À deux heures il montait sur le train en route pour Grunberg.

En arrivant dans le petit village, l’Allemand se rendit aux quartiers généraux de la garnison.

– Je veux voir le commandant de la garnison.

– De la part de qui ?

– Bouritz, État-Major de Berlin.

Le soldat s’empressa d’aller prévenir son chef.

– Ce ne sera pas long.

Ce ne fut pas long en effet.

Il revenait quelques secondes plus tard et annonçait à Bouritz :

– Monsieur le commandant vous attend.

Bouritz entra dans le bureau du chef de la garnison.

– Heil Hitler !

– Heil Hitler !

– Que puis-je faire pour vous, monsieur Bouritz ?

– Je suis à là recherche d'un espion. J'ai appris que trois étrangers étaient arrivés à Grunberg. L'un de ces étrangers correspond au signalement de l'espion ennemi. Puis-je avoir des détails ?

– Certainement.

Le commandant de la garnison prit une feuille de papier et se mit à lire le rapport de celui qui avait reçu le coup de téléphone du propriétaire du café.

– Avez-vous fait rechercher ces étrangers ?

– Qui ? Mais on ne les a plus vus.

– C'est donc qu'ils sont sortis de Grunberg !

– Je ne crois pas. Car lorsque nous avons appris que les chefs recherchaient des espions, nous avons fait garder toutes les routes. Aucun étranger n'est sorti de Grunberg depuis quarante-huit heures.

– Alors, comment se fait-il ?

– Il nous faut les chercher ici-même. Ces trois étrangers sont cachés à Grunberg même.

Bouritz se leva et tapa du poing sur le bureau.

– Il faut prendre des mesures énergiques, mon commandant. Vous m'entendez, énergiques. Combien avez-vous d'hommes ?

– Deux cent soixante-douze.

– Alors, faites surveiller les rues, les magasins, les restaurants. Ces étrangers finiront bien par sortir.

– On fera arrêter tous les étrangers que nous apercevrons.

Bouritz sursauta :

– Non ! Ne faites pas cela !

– Pourquoi ?

Bouritz se pencha vers le commandant :

– Si ces trois étrangers sont réellement des espions, comme nous le croyons, ils ne sont pas ici pour rien.

– Comment cela ?

– S’ils sont venus à Grunberg c’est qu’ils ont un projet derrière la tête !

– Mais il n’y a rien à voler ici.

– On ne sait jamais. Nous ferions mieux, si nous voyons un étranger de le faire suivre, pour savoir où il demeure et quels sont ses amis.

– Ah, ah, je comprends.

– Donc, c’est entendu, commandant.

– Je donne immédiatement des ordres à mes hommes. De plus je ferai avertir tous les propriétaires des établissements de surveiller les clients et de nous avertir de la moindre anicroche.

– Voilà qui est parfait. Si réellement ce sont des espions, ils ne feront pas vieux os.

Les Allemands découvriront-ils quelque chose ?

IXE-13 et ses compagnons tomberont-ils dans le piège ?

Combien de temps nos amis devront-ils demeurer à Grunberg ?

V

Le lendemain de l’arrivée de Bouritz à Grunberg, une étroite surveillance s’établit dans toute la petite ville.

Un peu partout on pouvait voir des agents de la Gestapo surveillant le coin des rues.

C’est justement ce matin-là qu’IXE-13, après s’être levé de bonne heure, descendit à la cuisine en compagnie de Marius et Gisèle.

Potriez leur avait préparé le déjeuner.

Pendant le repas, IXE-13 déclara :

– C’est aujourd’hui que je dois aller voir monsieur Joseph Vaughan. Nous saurons enfin ce que nous devrons faire.

– Quand iras-tu ? demanda Gisèle.

– Cet avant-midi même. Si l’on nous confie une autre mission, nous pourrons nous mettre à l’œuvre immédiatement.

– Très bien.

Aussi, après le repas, IXE-13 partit donc.

Il venait à peine de franchir la porte que le téléphone sonna :

Potriez alla décrocher l’appareil.

– Allo, Potriez ?

– Oui, c’est moi.

– Ici Joseph Vaughan.

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– Mes trois pensionnaires sont bien chez vous ?

– Oui, ils sont arrivés hier midi.

– Bon. Donnez-leur l’ordre de ne sortir sur aucun prétexte, vous entendez... aucun prétexte.

– Mais il y a...

– Il y a quoi ?

– Le chef, le grand vient de sortir, il s’en va chez vous !

– Bon Dieu !

Et Potriez entendit la ligne se refermer.

Gisèle le regardait surprise.

– Qu’y a-t-il ?

Le bon Allemand ne jugea pas à propos d’expliquer ce qui venait de se passer.

– Ce n’est rien. Un ami qui s’est fait tuer en guerre.

– Ah, je croyais que vous aviez parlé de nous.

– Non, non, ce sont des caisses de marchandises qui sont arrivées hier midi... c’est de cela que je parlais.

– Très bien.

Marius appela Gisèle.

– Venez mademoiselle, je vais vous donner une autre leçon de maintien, ensuite nous sortirons pour visiter la ville.

– Très bien.

Potriez bondit :

– Bon Dieu non, ne sortez pas.

Ils le regardèrent surpris.

– Pourquoi ?

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– Rien, mais il n’est guère prudent de sortir immédiatement. N’oubliez pas que vous êtes des étrangers à Grunberg. À votre place, j’attendrais le retour de votre patron.

Gisèle réfléchit quelques secondes, puis :

– Monsieur a raison, Marius !

– Tu crois ?

– Oui, c’est plus prudent.

Potriez poussa un soupir de soulagement.

Aussitôt sorti sur la rue, IXE-13 se dirigea d'un pas lent vers la demeure de Joseph Vaughan.

Mais soudain il remarqua qu'il y avait plusieurs gardes de la Gestapo dans les rues.

Ils semblaient surveiller.

– Tiens, c'est curieux, se dit l'espion. Que se passe-t-il donc ?

Tout à coup, il s'aperçut qu'un de ces gardes le suivait en évitant de se faire voir.

– Par exemple !

Aurait-on découvert quelque chose ? IXE-13 prit vivement une décision.

– Il faut que je me débarrasse de cet homme.

Il accéléra le pas !

De temps à autre il se retournait.

L'agent ennemi était toujours à ses trousses.

Soudain IXE-13 aperçut une ruelle.

Vivement il y entra et chercha un endroit pour s'y dissimuler.

Heureusement pour lui, il n'y avait personne dans la ruelle. Mais il fallait faire vite, l'agent de la Gestapo allait paraître dans quelques secondes.

Il y avait plusieurs cours. IXE-13 poussa une porte.

Elle n'était pas barrée.

– Ouf, je suis chanceux.

Il entra dans une petite cour.

Il était temps, car quelques secondes plus tard, il entendait le bruit de pas du soldat qui s'avançait.

Ce dernier regardait autour de lui et ne voyait plus son homme.

– Pourtant, il est bien entré dans cette ruelle. Il doit être caché dans quelques cours. Allons voir.

IXE-13 savait très bien qu'il pourrait être découvert d'une minute à l'autre.

Au fond de la cour, il y avait un petit garage.

L'espion canadien ne perdit pas de temps. Il se dirigea vers le petit garage. La porte n'était pas fermée.

Mais au lieu d'y pénétrer, IXE-13 ouvrit la porte et réussit après quelques secondes en s'aidant de ses pieds et de ses mains, à grimper sur la couverture du garage.

Quelques minutes plus tard, l'Allemand qui avait déjà visité d'autres cours, entrait dans celle où se trouvait IXE-13 quelque temps auparavant.

Il y jeta un coup d'œil et aperçut la porte du garage entrouverte.

– Il doit être là.

Vivement il se dirigea vers le garage.

Mais au moment où il allait y pénétrer, IXE-13 bondit et se laissa tomber de tout son poids sur le corps de son ennemi.

L'Allemand s'écrasa.

Sans perdre une seconde, IXE-13 le poussa dans le garage.

Puis, il le dévêtit.

Heureusement pour l'espion, l'agent ennemi était à peu près de sa taille.

Il endossa donc son costume et quelques minutes plus tard, un nouvel agent de la Gestapo sortait de la ruelle.

IXE-13 reprit sa marche d'un pas ferme.

Il aperçut plusieurs autres soldats allemands qui semblaient surveiller les passants.

L'espion canadien était soucieux !

– Est-ce qu'on serait à notre recherche ? Comment aurait-on fait pour découvrir notre piste ? Je n'ai pourtant pas commis de bévue.

Lorsqu'il arriva vis-à-vis de la maison de Joseph Vaughan, il inspecta longtemps les alentours.

Il n'y avait personne en vue.

IXE-13 se décida.

Il sonna :

Le domestique en livrée vint ouvrir la porte.

– Monsieur ?

– Je veux voir Joseph Vaughan, dit-il d’un ton sec.

– Un instant.

Le domestique sortit.

Quelques secondes plus tard, Vaughan apparut.

Il paraissait un peu nerveux.

– Vous voulez me voir ?

– Oui.

– Qu’est-ce qu’il y a ?

IXE-13 dut à nouveau répéter les mots de passe. Vaughan semblait être redevenu lui-même.

Il fit passer l’espion canadien dans son bureau.

– Vous ne m’avez pas reconnu ? demanda IXE-13.

– Vous êtes IXE-13 ?

– Oui.

– Non, je vous avoue que je ne vous avais pas reconnu. Mais j’attendais votre visite.

– Ah !

– Je viens de téléphoner chez Potriez !

– Pourquoi ?

– Je crois que vous êtes en danger.

– Comment cela ?

– Je vais vous montrer quelque chose.

Le vieil homme sortit et revint quelques secondes plus tard tenant un papier dans sa main.

– Vous avez reçu un télégramme hier !

– Tiens, tiens !

– C’est un faux je crois. J’ai intercepté le message sur mon appareil.

IXE-13 se saisit vivement du bout de papier.

C’était écrit :

– Agent X 13. Rencontrer monsieur Ramkoff au café Führer à Grunberg le plus tôt possible.

IXE-13 sourit :

– C’est un faux, j’en suis certain. On a voulu me tendre un piège.

– Je l’ai cru car je ne connais aucun monsieur Ramkoff à Grunberg. Mais vous, comment savez-vous que c’est un faux ?

– C’est très facile. Je suis l’agent IXE-13, I... X... E... Seuls les alliés sont au courant de ce détail. Regardez le télégramme ; il est adressé à l’agent X-13.

Vaughan sourit :

– C’est très ingénieux.

IXE-13 était pensif.

– On me connaît donc, dit-il. On sait que je suis l’agent IXE-13 en mission en Allemagne !

– Probablement.

– Plus que cela ! On sait que je suis présentement à Grunberg.

– Quoi ?

– Tout porte à le croire.

– Comment cela ?

IXE-13 lui expliqua la surveillance qui était exercée dans les rues de Grunberg.

Il lui raconta comment il avait été suivi et comment il avait pu échapper à son ennemi.

– C’est pour cette raison que vous me voyez dans ce costume.

Après une pause, IXE-13 reprit :

– Êtes-vous entré en communication avec le haut commandement de l’espionnage ?

– Oui.

– Vous n’avez pas reçu de message pour moi ?

– Si !

– Une autre mission ?

– Pas directement.

– Comment cela ?

– On vous demande de vous rapporter le plus tôt possible en Angleterre. On a une mission pour vous en Italie !

– En Italie ?

– Parfaitement.

IXE-13 réfléchit :

– Il faut que je trouve un moyen de sortir de Grunberg !

IXE-13 demeura silencieux.

– Ce sera très difficile, dit Vaughan.

– Je sais mais il faut dresser un plan.

Les deux hommes dressèrent diverses hypothèses.

Mais ils les rejetaient une à une.

Tout à coup, IXE-13 s’écria :

– J’ai trouvé ! C’est la meilleure idée.

– Vite expliquez-moi.

Il parla pendant plusieurs minutes.

Vaughan l’écoutait attentivement.

Lorsqu’il eut terminé, Vaughan avoua :

– C’est le meilleur plan en effet, mais c’est une véritable chance à prendre.

– En effet, mais on n’a rien sans peine.

– Alors, vous croyez que ça peut réussir.

– Je le crois. Pour le moment, je vais sortir d’ici et aller trouver mes camarades que je mettrai au courant de la situation.

– Très bien.

– Donc, vous avez bien compris ?

– Oui, oui. De plus mon domestique nous aidera. C’est aussi un ami.

– Très bien.

IXE-13 quitta la maison de Vaughan et retourna à la maison de Potriez.

Mais avant d’entrer, il inspecta les alentours pour voir s’il n’avait pas été suivi, puis rassuré, il sonna.

Portiez vint ouvrir lui-même.

Il reconnut IXE-13 mais parut très surpris de l’apercevoir dans son uniforme.

– C’est vous ?...

– Mais oui, c’est bien moi.

– Mais comment se fait-il ?

– Je vais vous expliquer.

Il alla retrouver Gisèle et Marius dans la cuisine et leur raconta ce qui était arrivé.

– Alors on est fait, patron ? dit Marius.

– Pas encore.

– Vous avez une idée ?

– Oui.

– Laquelle ? dit vivement Gisèle.

– Voici.

IXE-13 leur expliqua l’idée qu’il avait conçue en compagnie de Vaughan.

– Ce sera risqué, dit Gisèle.

– Il le faut. Nous n’avons pas d’autres solutions. Donc, au travail mes amis, il ne faut pas perdre de temps.

Quelle idée a donc germé dans le cerveau de l’espion canadien.

Pourra-t-il la mettre à exécution ?

VI

Bouritz, après qu'il eut quitté le commandant, se demandait en lui-même :

– Je me demande si je réussirai.

Il se pouvait fort bien qu'IXE-13 demeurât caché pendant longtemps. On ne pouvait tout de même pas fouiller toutes les maisons de la petite ville.

Soudain, il poussa un cri :

– Je l'ai !

Il revint vers le bureau du commandant.

Il frappa à la porte.

– Entrez !

– C'est encore moi, commandant.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Avez-vous un service de télégraphe ?

– Un service de télégraphe ? Mais certainement.

– J'aurais un message important à envoyer.

– J'appelle le télégraphiste.

Le commandant sonna.

Au bout de quelques minutes, un homme parut :

– Vous m'avez sonné, commandant ?

– Oui. L'Officier Bouritz de l'État-Major Allemand aurait un message à envoyer.

– Très bien.

Il se tourna du côté de Bouritz et salua, puis :

– Suivez-moi.

– Merci commandant, dit Bouritz en s’éloignant.

Rendu à la salle du télégraphe, Bouritz prit une feuille et inscrivit :

« Agent X-13. Rencontrer Ramkoff au café Führer à Grunberg le plus tôt possible. »

– Envoyez ça immédiatement.

– Où ?

– Sur plusieurs ondes différentes. Je veux que ce message soit capté par un poste récepteur ennemi.

– Donc pas de réponse ?

– Pas de réponse.

Le télégraphiste se dirigea vers son appareil et Bouritz sortit en se frottant les mains.

– Je vais prendre cet espion ennemi à moi seul. On verra bien qui sera le plus fin.

Bouritz sortit alors et se dirigea vers le café Führer. En entrant, il fit demander le propriétaire.

– Un instant, dit le garçon.

– J’attends.

Le garçon alla chercher son patron.

En apercevant l’officier allemand, ce dernier salua, puis :

– Que puis-je faire pour vous ?

– J’ai un service à vous demander.

– Qu’est-ce que c’est ?

– Voici.

L’Allemand expliqua au propriétaire le plan qu’il avait dressé pour faire tomber IXE-13.

– C’est très ingénieux, dit le propriétaire.

– J’ai besoin de votre collaboration.

– Je suis au service de l’Allemagne. Heil Hitler !

– Heil Hitler !

– Que faut-il faire ?

Bouritz commença :

– Tout d’abord, je veux m’habiller en civil. Je ne peux recevoir cet homme en costume d’officier nazi.

– Je comprends ! J’ai ce qu’il faut. Ensuite ?

– Ensuite, il suffira de m’envoyer le client en question. Lorsqu’il sera à ma table, vous avertirez les gardes de la Gestapo qui sont au dehors. Ils sont deux, c’est suffisant.

– Très bien.

– Je m’occupe du reste.

Le propriétaire de l’établissement emmena Bouritz à l’arrière de son restaurant et lui fit changer de vêtement.

Puis, Bouritz, cette fois-ci en civil, revint dans le café, acheta un journal et alla s’asseoir à une table.

Il sembla se plonger dans la lecture de son hebdomadaire.

De temps à autre, il regardait sa montre.

Toujours personne.

L’heure du souper arriva. Bouritz commanda un repas et mangea avec appétit.

– Il viendra bien tôt ou tard, se disait-il.

Puis, lentement les heures passèrent.

IXE-13 ne paraissait toujours pas.

– L’espion aurait-il deviné mon stratagème ? Attendons toute la soirée.

Il reprit son journal et se mit à le relire pour la quatrième fois.

VII

Vers huit heures, les clients du café commencèrent à arriver.

Peu à peu, les tables se remplirent.

Au dehors, les deux agents de la Gestapo en faction devant la porte surveillaient attentivement l'entrée des clients.

On avait posté ainsi deux gardes à toutes les entrées des clubs ou autres commerces importants susceptibles d'être fréquentés.

Vers huit heures trente les deux gardes entendirent un pas de course.

Ils se retournèrent et aperçurent un autre agent de la Gestapo qui venait vers eux.

– Mein Gott ! criait ce dernier... vite, venez avec moi.

– Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

– J'ai vu un étranger. Mais il s'est sauvé.

– Où est-il allé ?

– Dans la ruelle à l'arrière du café. Il fait très noir. Venez avec moi. À nous trois, nous le pincerons.

Les deux agents n'hésitèrent pas.

Ils partirent au pas de course derrière leur compagnon.

Ce dernier entra dans la ruelle, puis il s'arrêta.

Potriez avait pris place au comptoir comme un habitué.

Soudain il sembla reconnaître un ami.

– Ce bon vieux Cari.

Il se leva et alla serrer la main à un jeune homme qui buvait une bière à une table voisine.

L'homme que Potriez venait d'appeler Cari était justement le domestique de monsieur Vaughan.

Potriez lui demanda :

– Ton maître est ici ?

– Oui, là-bas, au fond. Il parle avec le propriétaire.

Tout à coup, la porte s'ouvrit.

Tous les causeurs s'arrêtèrent subitement.

Un homme d'une trentaine d'années, grand, bien bâti, les cheveux coupés en brosse venait de faire son entrée.

Au dehors, les deux gardes de la Gestapo qui s'étaient absentés durant quelques minutes avaient repris leur fonction.

– Où est-il ?

– Je ne sais pas au juste. Il a disparu ici.

– Avançons lentement.

Les deux gardes s'avancèrent avec précaution.

Soudain, ils s'écrasèrent comme des poches.

Deux ombres avaient sauté sur eux. Les gardes n'avaient pas eu le temps de se défendre. Ils étaient déjà à la merci de leurs adversaires.

Un des deux hommes qui avaient attaqué les Allemands se retourna vers l'autre agent de la Gestapo qui était resté en arrière.

– Tu as bien travaillé, Marius !

– Je suis content, patron.

Marius qui avait endossé le costume qu'IXE-13 avait arraché à un Nazi le matin même avait attiré les deux Allemands dans un guet-apens.

IXE-13 aidé de Potriez les avait vite maîtrisés.

L'espion canadien siffla.

Un autre homme sortit de l'ombre. Cet homme c'était Gisèle Tubœuf.

– Vite Gisèle ! Il faut revêtir l'un de ces deux costumes. Aide-lui, Marius. Moi il faut que je vous quitte. Venez Potriez.

IXE-13 s'éloigna.

C’était bien le véritable IXE-13, sans maquillage, et en habit de civil.

En arrivant devant le café, les deux hommes se séparèrent.

Potriez entra dans le café mais IXE-13 resta à la porte.

Bouritz, assis à une petite table au fond, dévisageait chacun des assistants. De temps à autre, il demandait au garçon :

– Qui est ce monsieur qui vient d’entrer ?

– Monsieur Potriez, monsieur.

L’étranger s’approcha du comptoir.

– Je veux voir le propriétaire !

– Bien monsieur.

Le commis alla chercher le propriétaire.

– Vous désirez, monsieur ? demanda ce dernier.

– Vous avez un client du nom de Ramkoff ?

Le propriétaire sourit :

– Ramkoff ? Mais certainement !

Le propriétaire appela un garçon :

– Hé, garçon !

– Oui, patron ?

– Conduis ce monsieur à la table de monsieur Ramkoff.

– Bien patron.

Le garçon emmena l’étranger au fond du café.

– Monsieur Ramkoff ?

Bouritz qui se cachait sous ce nom se leva :

– Oui.

– Un monsieur pour vous.

Bouritz fit un signe de la main.

– Asseyez-vous, monsieur.

L’étranger prit place.

Bouritz se pencha vers lui et lui tendit la main :

– X-13 ?

– Parfaitement.

– Je suis bien heureux de vous connaître.

Mais pendant que nos deux hommes discutaient, le propriétaire de l'établissement était sorti dans la rue et avait appelé un des deux gardes.

– Ya ? Qu'est-ce qu'il y a ?

– Vous avez vu l'homme qui vient d'entrer ?

– Oui.

– Eh bien c'est un espion !

– Quoi ? Mein Gott !

Il sortira tout à l'heure avec un autre monsieur ; un officier nazi. Ne les laissez pas d'un pouce.

Le garde fit un salut :

– Compris !

Le propriétaire entra dans le café et alla retrouver Vaughan.

IXE-13 continuait de causer avec son interlocuteur.

– Alors, vous êtes à notre service ?

– Oui monsieur. J'ai quelque chose d'important à vous confier.

Le garçon revint vers la table.

Il tenait un message dans sa main.

– Monsieur Ramkoff ?

– Oui.

– Le patron vous envoie ceci.

Bouritz prit la feuille et lut les quelques mots qu'il y avait d'inscrits.

Puis, regardant IXE-13 :

– Je crois qu'il serait bien difficile de causer ici, n'est-ce pas ?

– Oui, très difficile.

– Un de mes amis m'offre sa voiture.

– Un ami sûr ?

– N’ayez crainte. Nous aurons même un chauffeur.

– Où irons-nous ?

– Je ne peux pas vous le dire tout de suite. Les murs ont des oreilles !

À l’autre bout du café, à la table où se trouvaient Vaughan et le propriétaire de l’établissement, un autre genre de conversation se déroulait.

Vaughan avait appelé son domestique.

– L’automobile est à la porte ?

– Oui, monsieur.

– J’ai besoin de tes services, pour la bonne cause. Tu as vu l’homme qui est entré tout à l’heure ?

– Oui.

– Eh bien, c’est un espion !

– Quoi ?

– Parfaitement. L’homme qui cause avec lui est un officier de la Gestapo. Ils ont besoin d’une voiture. Tiens-toi prêt et ne reçois d’ordre que de l’officier.

– Entendu. Je vais m’installer au volant immédiatement.

Le domestique vint pour s’éloigner, mais le propriétaire le retint.

– Il y a deux gardes nazis à l’entrée. Fais-les monter à l’arrière de la voiture. Ce sera plus prudent.

– Très bien.

Le domestique sortit du café.

Arrivé dehors, il fit un signe aux deux gardiens, qui s’empressèrent de se dissimuler sur le siège arrière de la voiture.

Le domestique s’installa lui-même à la roue.

Quelques minutes s’écoulèrent, puis la porte du café s’ouvrit et IXE-13 parut accompagné de Bouritz !

Le domestique alla ouvrir les portes de la voiture.

– Montez sur le siège avant, dit Bouritz à IXE-13. Je vais m’installer à l’arrière.

– Très bien.

Bouritz aperçut les deux gardes nazis dissimulés à l’arrière.

Il eut un sourire narquois.

IXE-13 prit place près du chauffeur et bientôt, l’auto démarra.

Dans le café on parlait à voix basse.

Le bruit courait partout qu’un espion venait d’être arrêté.

Profitant de la confusion générale, Potriez se dirigea lentement vers la sortie puis il sortit sans que personne ne le remarqua.

Quelques secondes plus tard, Vaughan prenait congé du propriétaire du café.

– Vous nous avez rendu un fier service, monsieur Vaughan !

– J’en suis bien heureux. Tout pour le führer. Heil Hitler !

– Heil Hitler !

VIII

En montant dans la voiture, Bouritz avait glissé au chauffeur l'adresse du lieu de destination.

Puis il s'était assis confortablement sur les coussins arrière.

La machine roula durant quelques minutes.

Personne ne parlait !

Soudain Bouritz rompit le silence en partant d'un grand éclat de rire.

IXE-13 se retourna :

– Qu'est-ce que vous avez à rire ?

– Ah ! ah ! C'est plus fort que moi.

– Mais quoi ?

– De voir comme les ennemis se font rouler comme des enfants. On leur tend un piège et ils tombent dedans.

Bouritz parut surpris de voir qu'IXE-13 ne semblait pas s'énerver.

– Avez-vous bien compris ce que je voulais dire !

– Oui, très bien. L'un de nous deux s'est fait jouer.

– Je vais dire comme vous, c'est très drôle !

– Pas pour vous !

– Donc vous êtes un Allemand !

– Je dois même dire, ajouta l'Allemand que je suis l'officier Bouritz ! Oui, monsieur, l'officier de la Gestapo.

IXE-13 était toujours très calme.

– Je vais vous raconter une petite histoire, dit-il tout à coup.

Bouritz le regarda surpris.

– Une histoire ?

– Parfaitement.

Et l’espion canadien commença :

– Il y avait une fois une petite souris et un gros chat. Le chat avait tendu un piège à la souris, mais la souris était intelligente. Lorsque le chat vint pour la happer, elle entra dans un tube en forme de cône. Elle entra par la grande ouverture et après quelques misères réussit à ressortir par le petit trou de l’autre bout. Le chat qui était à sa poursuite entra lui aussi dans la grande ouverture, mais malheureusement, il ne put en sortir et dut rester coiffé avec un espèce de chapeau d’âne !

– Et pourquoi cette histoire, demanda Bouritz ?

– Pour vous montrer que le chat, qui avait tendu un piège à la souris, s’était lui-même fait attraper.

Bouritz sourit :

– Mais cette fois-ci... ce soir, la souris est tombée dans le piège et est maintenant bien prise !

– C’est ce que vous croyez !

Bouritz commençait à trouver le calme d’IXE-13 énervant :

– Où voulez-vous en venir ?

– À ceci, mon cher Bouritz, je ne suis pas du tout en votre pouvoir et c’est vous qui êtes mon prisonnier.

– C’est ce que vous croyez !

Bouritz se retourna pour donner un ordre aux agents de la Gestapo, mais au même moment il sentit quelque chose s’appuyer sur ses reins.

– Mais vous êtes fou ! dit-il à l’un des gardes, ce n’est pas moi le prisonnier.

Le garde répondit brutalement.

– On ne te demande pas ton avis. Tais-toi.

Bouritz commença à avoir peur.

Il était tombé dans un piège. Il était maintenant aux mains d’IXE-13.

Tout à coup, la voiture s’arrêta.

Ils étaient rendus à l’arrière d’une petite maisonnette basse, la maison de Potriez.

Le chauffeur descendit :

– Mais ce n’est pas ici que je vous ai donné ordre de me mener ! protesta Bouritz.

Le chauffeur sourit gentiment.

– Allons descendez, cria l’un des gardes.

Bouritz descendit.

Le petit groupe se dirigea vers la maison, IXE-13 en tête.

Il n’eut pas besoin de frapper, on semblait l’attendre.

Aussitôt qu’il les vit apparaître, Potriez leur ouvrit la porte.

– Entrez !

Il les fit passer dans la plus grande salle de la maison.

IXE-13 força Bouritz à s’asseoir sur un vieux banc.

– Fouillez-le, ordonna IXE-13.

Gisèle et Marius toujours avec leur uniforme de la Gestapo fouillèrent toutes les poches de l’officier allemand. Il avait deux revolvers.

Maintenant, tous vinrent s’asseoir autour du prisonnier. On forma une sorte de conseil.

Il y avait là, IXE-13 et ses acolytes, Potriez et Vaughan et son domestique.

IXE-13 regarda Potriez.

– Qu’est-ce que vous en pensez ?

Potriez regardait attentivement Bouritz, puis ensuite examinait la figure de tous ses amis.

À la fin, il dit :

– Je pourrais faire quelque chose avec monsieur Vaughan.

– Vous croyez ?

– Je peux tout de même essayer !

– Qu’en dîtes-vous Vaughan ?

– Moi, je suis bien prêt.

– Alors attendez-moi, dit Potriez.

Il sortit pour revenir quelques minutes plus tard portant sa petite valise à maquillage.

Il fit asseoir monsieur Vaughan, lui mit une serviette autour du cou et commença son œuvre.

Bouritz les regardait hébété.

Plus les minutes passaient, plus Vaughan devenait un second Bouritz.

Pour ne perdre aucune minute précieuse, IXE-13 se mit en frais de questionner leur prisonnier.

– Vous êtes officier allemand, dites-vous ?

– Oui.

– Vous êtes un menteur !

– Non, je suis officier.

– Alors, votre costume ? Vous n’en avez pas !

– Si j’en ai un. Je l’ai laissé au café.

IXE-13 sourit :

– Merci. Maintenant, qui vous a envoyé ici ?

Bouritz ne daigna pas répondre.

– Vous ne voulez pas parler ! Nous allons voir !

IXE-13 tira son revolver.

– Je ne donne jamais de chances à mes ennemis à moins qu’ils ne veulent m’aider. Je compte jusqu’à dix, et ce sera fini pour vous.

Bouritz semblait très calme !

– Un !... Deux... ! Je ne blague pas... Trois... je tirerai... quatre !

Bouritz remua sa main légèrement.

– Tiens, il commence à s’agiter, remarqua Marius.

– Cinq... Six...
Les yeux de Bouritz commençaient à devenir fixes.
– Sept !
On pouvait voir que ses mains tremblaient légèrement.
– Huit !
Une goutte de sueur perlait à son front.
Bouritz passa sa main sur sa figure.
– Neuf !
Il poussa un cri :
– Arrêtez !... arrêtez, dit-il la voix essoufflée... je vais parler...
– Enfin, vous êtes raisonnable !
– Que voulez-vous savoir ?
– Je veux que vous me disiez qui vous a envoyé à nos trousses.
– Le commandant Van Tracht de Berlin.
– Vous êtes supposé retourner près du commandant avec nous ?
– Oui. À Berlin.
IXE-13 se tourna du côté de Vaughan.
– Vous avez compris ?
– Oui, tout va bien !
Potriez lança :
– J’ai fini.
Vaughan n’était autre que Bouritz.
Seuls des amis très intimes auraient pu les différencier !
– Ne perdons pas de temps, dit IXE-13.
Puis se tournant vers Potriez :
– Vous prendrez soin du prisonnier.
Potriez se frotta les mains :
– N’ayez crainte : j’en prendrai soin.

IXE-13, suivi de Vaughan et son chauffeur et de Gisèle et Marius toujours en gardes nazis sortirent et montèrent dans l'automobile.

Cette fois-ci, Vaughan prit place à l'avant et IXE-13 entre Marius et Gisèle.

Quelques minutes plus tard, l'automobile s'arrêtait devant le poste de la garnison de Grunberg.

Que veulent donc faire nos amis ?

Comment sortiront-ils de l'Allemagne ?

IX

Vaughan déguisé en Bouritz demanda à voir le commandant.

Quelques secondes plus tard, il entrait dans le bureau du commandant avec IXE-13 et les deux gardes.

– Bonsoir, Bouritz ! dit le commandant.

– Bonsoir.

– Mais qu’est-ce que vous m’emmenez là ?

– X-13 en personne !

Le commandant bondit :

– Quoi, IXE-13 ?

– Parfaitement. C’est moi qui l’ai capturé.

Le commandant lui tendit la main.

– Un jour, dit Vaughan, je vous raconterai mon plan. Mais pour le moment, nous n’avons pas de temps à perdre.

– Que voulez-vous dire ?

– Vous savez que cet espion a des complices.

– Vrai ?

– Oui, deux !

– L’avez-vous questionné ?

– Oh oui. Mais impossible de lui délier la langue.

Le commandant sourit :

– Laissez-moi-le durant quelques minutes et vous verrez.

Vaughan l’interrompit :

– Non, commandant. J’ai reçu des ordres.

– Comment cela ?

– Il faut que je ramène X-13 et le plus tôt possible au commandant Van Tracht.

– Je connais Van Tracht !

– Il saura bien le faire parler.

– Mais ses complices ? protesta le commandant.

– Continuez votre surveillance et attendez les ordres.

– Très bien.

Il y eut un moment de silence, puis :

– J'aurais un service à vous demander, fit Bouritz !

– Allez-y.

– Je trouve que c'est dangereux de transporter cet espion en automobile !

– Comment cela ?

– Il possède bien des trucs dans son sac. Il a manqué de nous glisser entre les doigts tout à l'heure.

– Alors, comment voulez-vous l'emmener ?

– En avion !

– En avion ?

– Parfaitement ! Supposez que ce sale espion veuille nous jouer un tour, il en souffrira autant que nous. Car seul le pilote est le maître.

Le commandant sourit :

– Vous êtes ingénieux, Bouritz !

– Avez-vous des avions ici ?

– Non, je vais en demander au terrain d'aviation le plus proche. Pour quand cet avion ?

– Pas avant demain.

Avant de sortir, Vaughan-Bouritz demanda :

– Je veux garder ces deux gardes avec moi. Les complices de cet espion voudront probablement se venger.

– Très bien.

Puis le commandant, se tournant vers les gardes :

– Vous avez compris, suivez Bouritz !

– Prenez soin du prisonnier. Ce sont les ordres. Il faut le ramener en bonne santé.

– N’ayez crainte.

– Heil Hitler !

– Heil Hitler !

Vaughan sortit avec Gisèle et Marius.

– Maintenant, dit-il, je vais aller mettre mon costume d’officier.

Le chauffeur attendait toujours dans la cour.

Ils montèrent à bord de la voiture et quelques minutes plus tard, ils s’arrêtaient devant le café Führer.

Le café était encore ouvert.

Vaughan entra.

En l’apercevant le propriétaire courut au devant de lui.

– Mes félicitations, vous avez travaillé en maître. Vous êtes un as, Bouritz !

On chuchotait partout.

– C’est lui qui a arrêté l’espion !

– Et l’espion ? demanda le propriétaire.

– Il est en sûreté.

– Tant mieux, tant mieux !

– Je viens endosser mon costume !

– Ah, c’est juste, suivez-moi.

Il l’emmena dans la petite salle arrière.

Vaughan mit le costume de Bouritz.

– Vous retournez à Berlin, je suppose ?

– Demain matin seulement.

– Je vous souhaite bonne chance avec votre prisonnier.

– Merci.

Les deux hommes se serrèrent la main.

Vaughan sortit du café sur le regard ébahi des clients. Il remonta en voiture et se fit conduire chez Potriez. Là il descendit avec Gisèle et Marius.

– Le prisonnier ? demanda Marius.

– Il est enfermé dans la chambre noire ! sourit Potriez.

– Tu lui as enlevé ses papiers, Éric ? fit Vaughan.

– Oui.

Potriez tendit une enveloppe.

– Tout ce qu'il avait est ici.

Vaughan prit l'enveloppe et mit le contenu dans ses poches.

– Nous couchons ici. Demain, nous partirons.

– Tu pars avec eux ?

– Oui. Je saurai bien me débrouiller.

Quelques minutes plus tard, ils montaient tous à leur chambre.

Ils avaient besoin de repos pour le lendemain.

À sept heures le lendemain, Potriez alla les réveiller.

Il retoucha ensuite au maquillage de Vaughan, réparant les petites défectuosités causées durant le sommeil. Puis, tous prirent un bon déjeuner.

Vers huit heures, ils se préparèrent à partir.

Potriez tendit la main à Gisèle :

– Au revoir mademoiselle... bonne chance... vous êtes une brave.

– Bonne chance également, fit Gisèle en souriant.

– Et vous monsieur, dit-il en tendant la main à Marius, bonne chance également.

Marius répondit :

– Merci. Et au nom de mon patron, je vous remercie de l'aide que vous nous avez apportée.

Potriez serra ensuite la main de son ami Vaughan.

– Donc tu vas revenir ?

– Je ne sais jamais. Je l’espère. Prends soin de mon domestique.

– N’aie point crainte.

Ils montèrent tous dans la voiture et revinrent aux postes de la garnison.

Ils allèrent immédiatement trouver le commandant.

– Bonjour Bouritz !

– Bonjour commandant. L’avion ?

– Il est arrivé.

Bouritz se leva :

– Je vous quitte, commandant.

– Bonne chance, Bouritz !

Les deux hommes se donnèrent une poignée de main.

– J’emmène ces gardes avec moi. Je vous les enverrai par le premier train.

Le commandant sourit :

– C’est entendu. Heil Hitler !

– Heil Hitler !

Vaughan sortit suivi de Gisèle et Marius.

Le commandant avait envoyé chercher IXE-13.

Il attendait dans le corridor debout entre deux gardes. Gisèle et Marius prirent la place des deux gardes et le petit groupe retourna à la voiture.

– Tout marche à merveille, dit Vaughan.

– Vous avez très bien joué votre rôle, dit IXE-13.

Ils montèrent dans l’automobile.

Puis, Vaughan dit à son chauffeur.

– Environ deux milles dans la campagne.

– Bien.

– Jusqu’à ce que tu vois un avion.

– Entendu.

L’auto démarra.

Un quart d’heure plus tard, Gisèle s’écriait.

– Regardez, là à gauche, un avion.

– C’est vrai.

La voiture ralentit.

On ne voyait qu’un seul homme, debout près de l’avion.

Il vit s’avancer la voiture et s’approcha.

Vaughan sortit.

– Officier Bouritz, dit-il en tendant ses papiers.

Le pilote salua.

Gisèle et Marius firent descendre IXE-13.

– Allons-y.

Le pilote en tête, le petit groupe se dirigea vers l’avion.

Mais le pilote ne fit que deux pas. Il reçut sur la tête, un violent coup de crosse de revolver.

Il s’écroula.

Aussitôt le domestique de Vaughan accourut et prenant le pilote par les pieds, il le traîna jusqu’à sa voiture et l’installa sur la banquette arrière.

– Un autre prisonnier !

Mais pendant ce temps, nos amis avaient continué leur marche vers l’avion.

IXE-13, excellent pilote, s’installa à la roue.

L’hélice se mit à tourner, le moteur gronda, puis soudain le puissant oiseau prit son vol.

Vaughan installé au télégraphe envoyait des messages.

Il essayait de rejoindre les avant-postes français pour les avertir de ne pas tirer.

Mais ces appels demeuraient sans réponse.

Il en avait envoyé une dizaine, lorsque tout à coup son appareil récepteur se mit à fonctionner.

– Attention... attention, avion f-32. Avons reçu votre message ! avons reçu votre message... avertissons tous les avant-postes français. Descendez en parachute, sans armes ! Nous vérifierons ensuite.

Vaughan sourit :

– Enfin, je les ai eus.

– Mais la frontière allemande ?

– Nous la franchirons sans difficulté. Les Allemands ne tirent pas sur les leurs.

– Et vous ?

– Moi, je vais sauter de ce côté-ci... en Allemagne !

Tout à coup, Marius poussa un cri.

– Mon Dieu !

– Quoi, qu’est-ce qu’il y a ?

– Nous n’avons que trois parachutes.

IXE-13 intervint :

– Nous n’avons pas de temps à perdre. Nous sommes en pleine campagne, nous allons atterrir ici, et faire descendre monsieur Vaughan.

– Entendu.

L’avion se mit à baisser considérablement.

Quelques minutes plus tard, il touchait la terre.

Lorsqu’il fut immobilisé, Vaughan sauta à terre.

– Vite repartez ! On ne sait jamais.

– Mais vous...

– Moi, je me débrouillerai.

IXE-13 prit cependant le temps de lui serrer la main.

– Merci de votre aide.

– Bonne chance.

L’avion prit son vol à nouveau.

On était au-dessus de la France occupée.

Encore quelques milles à franchir.

IXE-13 aurait bien aimé envoyer d’autres messages, mais lui seul connaissait la télégraphie, et lui seul était pilote.

Enfin, ils arrivaient à la frontière. On y voyait les avant-gardes allemands.

L’avion continua son chemin.

Les Allemands le regardaient d’un air hébété se demandant où il devait se rendre.

L’avion marcha environ pendant cinq minutes.

Puis soudain, IXE-13 aperçut en bas un rassemblement de soldats et d’hommes.

– Ils nous attendent ! Sautons et à la grâce de Dieu.

Gisèle sauta la première puis, elle fut suivie de Marius.

IXE-13 se mit alors à tourner en rond.

En arrivant sur terre, Marius n’eut aucune difficulté à se faire reconnaître, grâce à son accent Marseillais.

– Mais où donc est le patron ?

– Il n’est pas descendu.

Marius comprit.

Il se mit à faire des signes. L’avion descendit et vint se poser à terre.

– Je ne pouvais prendre la chance de laisser s’écraser cet avion. Il aurait pu tuer plusieurs personnes.

IXE-13 accompagna Marius et T-4, Gisèle Tubœuf au bureau chef du deuxième bureau.

Le colonel Mailloux les reçut avec empressement.

Il félicita chaleureusement IXE-13 et ses compagnons du magnifique travail qu'ils avaient accompli.

– Maintenant IXE-13, vous devez vous rapporter en Angleterre.

– Oui, je sais, j'ai une mission en Italie. Qu'est-ce que c'est ?

– Je ne sais pas au juste. Il paraît que c'est très grave.

IXE-13, le lendemain, fit ses adieux à ses compagnons, en leur promettant de venir les chercher pour cette mystérieuse mission en Italie.

Cet ouvrage est le 243e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.

1 Lire *le Secret du Coffre-fort.*